

Balkanique. Comme Daniel Cain l'expose, « à l'horizon se dessinent les conséquences de l'agrandissement de la Bulgarie » (p. 211). Tout accroissement du territoire de la Bulgarie suscite le sujet des compensations roumaines. On arrive ainsi à la ressuscitation « de la question de la Dobroudja » qui, avant la guerre balkanique (1912) avait figuré sur l'agenda des discussions visant la problématique des « minorités ». Paradoxalement, ce sont les Roumains qui rouvrent le dossier. Durant les guerres balkaniques, la politique roumaine est une de réaction envers le projet national bulgare. En revanche, la politique de la Bulgarie pendant la Grande Guerre est contraire à la réalisation de l'unité nationale roumaine. Cela ressemble à une querelle entre deux gamins des bords du Danube. Cependant, il s'agit de beaucoup plus que cela.

Enfin, le livre de Daniel Cain n'est pas seulement un exposé sur les diplomates roumains et bulgares. Il est remarquable aussi par la précision de la présentation de la politique balkanique des Grandes Puissances. On y retrouve le même parallélisme, dans les rapports roumano-bulgares, que dans le développement des initiatives politiques austro-hongroise et russe. L'auteur s'aperçoit du fait qu'au seuil du XX^e siècle les problèmes balkaniques et leur dynamique historique représentent des provocations pour les diplomaties russe et austro-hongroise. La capacité de la Russie et de l'Autriche-Hongrie de sauvegarder le système mis en place lors du Traité de Berlin, mais aussi l'habileté des nouveaux États du Sud-Est européen de réaliser leurs aspirations territoriales sont mises à rude épreuve (p. 95 et 113). L'affrontement stratégique des deux Grandes Puissances attire inévitablement dans son jeu d'influence les deux petits États danubiens. Le fait accentue l'état de compétition entre eux et touche inévitablement le thème le plus controversé: la question nationale (p. 221).

Et pour finir, un mot sur l'auteur. Daniel Cain est un nom déjà connu dans la communauté des historiens, notamment grâce à sa monographie sur la carrière diplomatique de Nicolae Mișu³⁰. Il est passionné par l'histoire diplomatique et par les biographies des diplomates. Il s'est beaucoup attaché ces dernières années au domaine des relations internationales roumano-bulgares, un domaine particulièrement bien étudié par les historiens de l'école bucarestoise. Il maîtrise comme peu de gens le font une langue slave difficile. Au-dessus tout, il fait preuve d'objectivité, d'esprit critique et de précision analytique. Néanmoins, au lieu d'une *laudatio*, un avertissement, aussi vieux que le monde: *Tempora mutantur et nos mutamur in illis*.

Claudiu-Lucian Topor

Институт за Исторически Изследвания, *Балканските войни. 1912–1913 г. Памет и история*, София, Академично издателство „Проф. Марин Дринов“, 2012, 518 стр.; Георги Марков, *България в Балканския Съюз срещу Османската Империя, 1911–1913*, София, Издателство „Захарий Стоянов“, 2012, 566 стр.; *Войната такава, каквато беше. България в Първата Балканска Война. 1912–1913 г.*, София, Университетско издателство „Св. Климент Охридски“, 2012, 248 стр.

Pendant les guerres balkaniques, la société bulgare passe, en quelques mois seulement, de l'extase à l'agonie; c'est ce qui explique l'attention particulière que l'historiographie de Sofia continue de prêter à cette problématique. Depuis lors, des générations entières ont essayé de comprendre comment avait-il été possible que „la plus magnifique, sainte et juste guerre“, celle de libération des frères de sang des contrées ottomanes, fût suivie par la „folie criminelle“ des gouvernants bulgares, à savoir la décision d'attaquer leurs anciens alliés balkaniques. La catastrophe que la Bulgarie a vécue en 1913 a influencé en grande mesure le comportement des gouvernements de Sofia pendant les deux guerres mondiales. En outre, pour certains historiens bulgares, elle reste un fardeau à porter tant par „l'histoire prochaine du pays“, que par „toutes les générations suivantes“. Dans ces conditions, on peut comprendre l'abondance de cérémonies et de manifestations scientifiques qui ont marqué le

³⁰ Daniel Cain, *Un trimis al Majestății Sale. Nicolae Mișu*, Bucarest, 2007.

centenaire des guerres balkaniques dans l'espace public de la Bulgarie. Nous assistons également, pendant les derniers mois, à une visible activité éditoriale dédiée à cette thématique, en contraste avec l'apathie avec laquelle a été accueilli le centenaire de la Paix de Bucarest dans les milieux académiques roumains. Tout aussi contrastant est le volume d'ouvrages de mémoires dédiés aux guerres balkaniques. Si dans l'historiographie roumaine les témoignages de première main peuvent être comptés sur les doigts (nous avons en vue le journal de Titu Maiorescu, les brèves notes d'Alexandre Marghiloman, les mémoires de Dimitrie I. Ghika et du général Dabija et les lignes écrites dans son journal par I. C. Filitti), l'effort des mémorialistes bulgares est impressionnant. Des premiers ministres, des membres des cabinets bulgares, des diplomates et des généraux impliqués dans les événements des années 1912–1913 ont tenu à noter leurs impressions et sentiments là-dessus. Un exemple édifiant: trois chefs de la mission diplomatique bulgare de Bucarest, entre 1910–1913, et un secrétaire de légation nous ont laissé des témoignages significatifs, aussi bien sur l'atmosphère du Royaume de la Roumanie que sur l'évolution des rapports bilatéraux pendant les guerres balkaniques.

L'Institut des Études Historiques de l'Académie Bulgare des Sciences a eu l'idée d'offrir au lecteur la possibilité de regarder les guerres balkaniques à travers les yeux de ceux qui, au début du siècle passé, occupaient différentes positions dans la société bulgare.

Le volume *Балканските войни. 1912–1913 г. Памет и история* (Les guerres balkaniques. 1912–1913. Mémoire et histoire) se propose de présenter le plus grand nombre de points de vue, des plus divers, de la littérature des mémorialistes bulgares qui saisissent différents aspects de ce conflit armé – depuis les questions politiques, diplomatiques et militaires, jusqu'à celles concernant l'impact produit sur le mental collectif et sur l'individu. Étant donné la riche littérature des mémoires qu'ils ont eu à la disposition, les éditeurs ont tenu à inclure dans ce volume des manuscrits inédits, des textes moins connus et des extraits d'ouvrages devenus depuis longtemps des raretés bibliographiques. Par exemple, dans le volume sont intégrés non seulement les témoignages des premiers ministres, des diplomates ou généraux, impliqués dans le déroulement des événements des années 1912–1913, mais aussi les souvenirs des combattants de la première ligne du front, à côté des opinions exprimées dans la presse du temps par certains journalistes bulgares. Dans l'ensemble, il s'agit des témoignages de 30 auteurs. Grâce à sa diversité et au fait que les éditeurs se sont abstenus d'engager la polémique avec les auteurs des textes publiés, le volume s'impose comme un instrument de travail indispensable aux historiens préoccupés par la problématique des guerres balkaniques.

Totalement différente est la situation du dernier volume de l'ex-directeur du même Institut, l'académicien Gheorghe Markov. Comme il l'admet tout seul, Markov est un historien „nourri” au thème des guerres balkaniques. C'est ce qui explique d'ailleurs la passion (parfois excessive) avec laquelle il écrit sur ce sujet. En fait, *България в Балканския Съюз срещу Османската Империя, 1911–1913* (La Bulgarie dans l'Alliance balkanique contre l'Empire Ottoman, 1911–1913) représente la seconde édition, complétée, du volume homonyme, publié en 1989, à Sofia. C'est un livre qui contient des „enseignements” pour les lecteurs bulgares. Pour que les autres nous respectent, affirme l'auteur, il faut, en premier lieu, que nous nous respections nous-mêmes. Par conséquent, Markov se propose dans ce livre de faire comprendre au lecteur qu'il doit rendre hommage au paysan du début du siècle passé qui s'était transformé dans un brave soldat pour défendre «les saintes frontières» de la nation bulgare. Entre autres, l'académicien bulgare s'adresse aux historiens et aux politiciens turcs qui «réhabilitent bruyamment l'Empire Ottoman» et qui essaient, selon leurs propres dires, de convaincre les Bulgares qu'ils «ont vécu ensemble et heureux sous le sceptre du padischah». Markov est extrêmement tranchant quand on parle de la fin de l'Empire Ottoman, «maudit par 20 générations : Que Dieu lui pardonne, car nous ne lui pardonnons pas !». En ce qui concerne le comportement de la Bulgarie pendant les guerres balkaniques, l'auteur arrive à la conclusion que les politiciens et les diplomates n'ont pas été à la hauteur du soldat bulgare. Et Markov argumente de la sorte ce point de vue : malgré ses efforts de rester neutre et objectif et ne pas juger, à l'abri du temps, une période passée, l'historien ne peut pas, tout de même, fermer les yeux devant l'imprudencier grave des gouvernants bulgares de la période 1912–1913. La principale imperfection de ce volume consiste dans le manque total de notes en bas de page, car il y a beaucoup d'affirmations qui auraient nécessité des nuances ou des explications. Un tel exemple est l'invocation, dès les premières propositions, d'une soi-disant convention militaire austro-roumaine, conclue en 1900, qui aurait visé des acquisitions

territoriales aux dépens de la Bulgarie. Or l'existence de ce document a été contredite, entre autres, par beaucoup d'historiens bulgares. Voilà pourquoi on peut affirmer que, contrairement à l'intérêt de plus en plus pour les études interdisciplinaires manifesté dans le monde, l'académicien Gheorghi Markov préfère rester ancré dans les années 1980, dans la rhétorique de la dernière période du régime communiste.

Pour ne pas tomber dans le même piège, les auteurs du volume *Войната такава, каквато беше. България в Първата Балканска Война. 1912–1913 г.* (La guerre telle qu'elle a été. La Bulgarie pendant la Première Guerre Balkanique. 1912–1913) ont décidé de ne pas donner la parole aux historiens mais aux participants directs aux événements d'il y a un siècle. La raison en est clairement exprimée: „Dans le monde pacifique actuel la résurrection du souvenir de la guerre aurait provoqué, inévitablement, des réactions contradictoires, en Bulgarie, aussi bien que chez nos voisins, qui ont leur propre image et leur propre vérité là-dessus”. Ce qui a primé, donc, ce fut le désir de faire connaître aussi „l'autre face de la guerre”, formée de victimes, privations, maladies et destins détruits. Pour l'illustrer, le volume contient des photos, des cartes postales, des dessins et caricatures qui surprennent l'esprit de l'époque. L'entier matériel illustré est enrichi de documents historiques, souvenirs, fragments de journaux, observations, annonces, appréciations des soldats et des officiers, des généraux et des ministres. Ce „regard de l'intérieur” est complété par des témoignages des correspondants et des observateurs militaires étrangers qui avaient participé aux événements déroulés pendant l'automne de l'année 1912 et le printemps 1913. Nous sommes donc en présence d'un volume extrêmement intéressant qui réussit à „humaniser” la guerre. Un modèle digne d'être suivi par d'autres historiens de l'espace du Sud-Est européen.

Daniel Cain

Părvata svetovna vojna i săbitijata na dobrudžanskijat front. Sbornik c izsledvanija/ The first World War and the events on the dobrudzhan front, rédacteurs: Petăr Bojčev, Stančo Stančev, Todor Petrov, Rumijana Simeonova, coord. scientifique: acad. Georgi MARKOV, Tutrakan, 2011/2012, 348 p.

Il y a huit décennies, un publiciste nationaliste bulgare caractérisait la Dobroudja comme une Alsace, du point de vue des relations roumano-bulgares, une véritable pomme de discorde entre les deux États nationaux de l'Europe du Sud-est. On pourrait dire, en continuant l'analogie, que ce que l'historiographie bulgare appelle constamment «le problème de la Dobroudja» a eu aussi son Verdun, c'est à dire une confrontation militaire à valeur symbolique pour les disputes territoriales bilatérales, à savoir la bataille de Turtucaia (Tutrakan, en bulgare), achevée le 24 Août / 6 Septembre 1916, après six jours seulement, avec une défaite écrasante des forces roumaines devant les troupes de la Quadruple-Alliance (y compris la Bulgarie), placées sous le commandement du maréchal August von Mackensen. Toutefois, les deux batailles diffèrent, non seulement comme durée et comme importance pour le déroulement de la guerre mondiale, mais aussi comme notoriété; Verdun est emblématique pour une confrontation militaire d'usure, équilibrée, sans résultats notables sur le front, tandis que Turtucaia représente la première grande victoire des ennemis militaires de la Roumanie, ayant pour conséquence l'occupation de toute la Dobroudja les mois suivants.

Les batailles menées pendant l'automne 1916, sur le territoire situé entre le Danube et la mer Noire, comme, d'ailleurs, toute l'évolution de la Dobroudja durant les deux derniers siècles occupent des positions asymétriques dans la perspective de l'historiographie et de la conscience de l'identité collective bulgare et respectivement roumaine, la partie bulgare disposant, au moins en termes de quantité, d'un avantage substantiel. Les études et les documents présentés aux réunions scientifiques organisées périodiquement à Tutrakan sous le titre générique invariable de *Tutrakanskata epopeia i osboždenjeto na Dobrudža* [L'Épopée de Turtucaia et la libération de Dobroudja], contributions réunies dans des volumes thématiques *ad hoc*, occupent un lieu privilégié, en termes de quantité et de qualité parmi les productions historiographiques bulgares au sujet de la «Dobroudja 1916». Des